

KVĚTA KUNEŠOVÁ
Université de Hradec Králové

DANIEL PENNAC, AUTEUR INCLASSABLE

Le thème de ce colloque, *Perspectives du roman*, fait penser tout d'abord à l'avenir du roman. On se pose alors la question quel est l'état actuel du roman, où se trouve «le romanesque» aujourd'hui. D'autre part, ce thème implique ses perspectives intérieures, les possibilités d'un genre dit universel.

Dans ce cadre-là, je voudrais faire quelques remarques sur l'oeuvre de Daniel Pennac.

Il n'y a pas de doute que Daniel Pennac appartient aux auteurs qui se sont inscrits dans la pensée des lecteurs et ont marqué, d'une certaine façon, la scène littéraire française au cours de la dernière décennie (on parle même de la «pennacomania»). Son succès est dû à plusieurs raisons. Ce romancier abondant ne manque pas de liens avec le monde actuel, en situant l'action de ces histoires à Belleville (le 20^e arrondissement de Paris), quartier ouvrier et multi-ethnique. Sa créativité manifeste le retour de la fable et prouve que l'être humain a besoin de se faire raconter des histoires parce que l'imaginaire doit être sollicité et entretenu même à la fin du 20^e siècle. C'est un merveilleux conteur qui attire par la simplicité et l'aspect ludique de ses livres.

L'Imagination, ce n'est pas le mensonge – l'une des sentences de Pennac, autour desquelles il développe toujours l'intrigue, est devenue sa devise.

La réalité vue par Daniel Pennac implique tous ses aspects, y compris les fausses apparences. Le mensonge organisé sur le plan social, la mystification, en est une partie intégrante. Ses réserves concernant les médias sont connus. Il affirme que «*les gens sont médiatiquement prédateurs*»¹.

Le jeu des apparences est un des principes de sa méthode – que ce soit le rôle du technicien qui reçoit des coups à la place de ses supérieurs ou les métamorphoses des enfants ou des parents dans *Messieurs les enfants*. Il s'installe toujours à la lisière du rêve et de la réalité, entre la fantaisie et le réalisme. Cependant, l'univers pluraliste et vivant de ses livres et la couleur et la fraîcheur de

¹ Payot, Marianne: Interview avec Daniel Pennac, in: *Lire*, magazine littéraire, 24 septembre 2002.

son style ainsi que les aventures qui le placent parmi les auteurs du roman policier et de science-fiction lui permettent de «garder les pieds sur terre».

A un pessimisme, Daniel Pennac répond par le bonheur, une manière de «faire la nique à la mort»² qui peut rappeler les «hussards» des années 1950 qui voulaient «faire la nique au sérieux».

Appeler Daniel Pennac „auteur inclassable“ peut sembler une caractéristique imprécise et plate, un peu journalistique. Cependant, la diversité de son oeuvre ne l'empêche pas.

Daniel Pennac est entré dans la littérature grâce à son pamphlet contre le service militaire. Il a modifié alors son nom afin de ne pas garder celui de son père, officier dans l'armée française. Dans les années 1950, il a commencé à écrire des livres pour enfants. En 1985, après un voyage au Brésil et à la suite d'un pari, il s'est essayé au roman policier par *Au bonheur des ogres*, publié dans la Série noire et suivi d'autres histoires de la famille Malaussène.

Néanmoins, il est tenté par d'autres aspects du roman. Les derniers tomes de la saga Malaussène présentent déjà des traits moins soumis aux exigences du genre policier. Comment classer *Messieurs les enfants*? Dans le livre d'essais appelé *Comme un roman* il a réuni ses réflexions sur le genre romanesque du point de vue du lecteur.

Faut-il le considérer, alors, comme auteur de livres pour la jeunesse, un professeur de littérature qui impose son éthique de lecture, ou est-ce vraiment «un Chandler français»?

On perçoit, dans son oeuvre, quelque soit le genre, trois grands axes conducteurs:

a) famille et enfance, b) aventure et c) littérature.

Pour présenter le premier axe:

Comme beaucoup d'auteurs post-modernes, Daniel Pennac redécouvre le thème de la famille.

Dans la saga Malaussène on pourrait voir un certain ancrage, la famille représentant les racines et les sources de l'équilibre pour les personnages qui, grâce à elle, ne peuvent pas se perdre dans le monde ni se noyer dans l'absurdité de leur existence. Daniel Pennac n'est donc pas l'auteur de l'absurde. Les amis sont comme des frères, bien que leur nationalité et leur religion soient différentes. On retrouve souvent chez Pennac le mot *tribu*. Celui-ci implique une communauté plus grande qui va au-delà de la famille. L'humanisme de Pennac prend forme d'une grande famille plurinationale et pluriculturelle.

Parmi les éléments de la famille dominent les personnages de la mère et de l'enfant.

La mère, très libre et libérée, n'est presque jamais là. Toujours enceinte, elle représente pourtant une force créatrice, l'origine de la vie. Elle est capable de régénérer le malade dans *Des Chrétiens et des Maures* et de redonner la joie de vivre et l'amour à ses enfants par les rares moments de sa présence.

² Frey; Pascale: Daniel Pennac, le conteur de Belleville, *Lire*, magazine littéraire, février 1999.

L'enfant et la jeunesse se trouvent dans le centre de l'attention de l'auteur ainsi que de Benjamin Malaussène, son protagoniste, celui qui raconte l'histoire. Benjamin, le frère aîné, remplace les parents qui manquent dans le type de famille à la Pennac.

Le personnage du Petit, c'est-à-dire de l'enfant, oriente l'intrigue dans *Des Chrétiens et des Maures* et reste symbolique dans d'autres romans, p.ex. *Au bonheur des ogres*. Dans *Monsieur Malaussène*, le roman se termine par la naissance du fils de Benjamin. Certains critiques pensent, par exemple François Devinat, que c'est Daniel Pennac – toujours enfant – qui se cherche en inventant ces histoires familiales.

Dans *Messieurs les enfants*, le thème de rédaction que propose le professeur Crastaing à ses élèves – Vous vous réveillez un matin et vous êtes transformés en adultes, vos parents sont transformés en enfants – devient l'intrigue du livre. Le slogan du professeur *L'imagination n'est pas le mensonge* s'avère fatal. L'activité de «la pédagogie active» de Crastaing ne le protège pas du charme – même sa taille diminue. Il voulait «prouver l'enfance», et «vivre cette ivresse du présent». ³ C'est pourquoi il demande à ses élèves d'écrire des rédactions uniquement au sujet de la famille. Il voudrait donner tout «pour ressentir l'enfance au moins une fois», avoir «la certitude d'une enfance vaincue», c'est-à-dire «vécue». ⁴ Crastaing est seul parce qu'il est «amputé de son enfance». ⁵

Les manifestations des retours dans le temps, des recherches du temps perdu, sont multiples et leurs résultats aussi. Certains sont bénéfiques, certains fatals si on ne s'abstient d'une réminiscence de Proust, ou de Boris Vian par exemple. Grâce à la possibilité de «redevenir petit», Crastaing peut se retrouver, peut retrouver la joie de vivre.

Daniel Pennac, le professeur de lettres et de „l'être“, c'est-à-dire de l'existence, éprouve, selon F.Devinat: «Intarrissable chagrin de la maturité découvrant que la vie est une mauvaise farce.»⁶

A part la transformation, il y a d'autres motifs fantastiques. Ce sont des entretiens d'Igor et son père défunt au cimetière. Même la tombe du papa devient plus petite. Il est intéressant qu'à ce moment-là, le narrateur est le père défunt bien que dans d'autres passages de ce roman, le narrateur soit situé en dehors de l'histoire: «ces gosses...ils nous croient tout-puissants de notre vivant, mais il faut encore qu'ils nous imaginent des moyens après la mort.» ⁷

La fin de l'histoire est symbolique. Le narrateur-papa dit à Igor un peu ironiquement:

3 Pennac, Daniel: *Messieurs les enfants*, Gallimard, Paris 1997, p. 242.

4 Ibid.

5 Ibid., p. 249.

6 Devinat, François: Opinions sur l'auteur, in: *Libération*, 20 octobre 1997.

7 Pennac, Daniel: *Messieurs les enfants*, op. cit., p. 258.

«*Je te connais, Igor, tu finiras par croire aux fantômes.*» La réponse d'Igor est évasive: «*L'imagination n'est pas le mensonge.*»⁸

Il s'agit des jeux avec l'existence – on pourrait appeler le rôle de Crastaing celui d'un sorcier. Ce qu'on écrit ou dessine devient réel. Ces techniques comparables à celles de cinéma prouvent que la vie est inséparable de l'art et de la littérature.

Le motif de l'enfant et de la naissance n'est pas le seul élément classique, nouvellement présenté, par Pennac.

Il y a des échos de grandes idées portées par la tradition, on dirait presque des lieux communs. C'est le motif de l'immolation et de la victime, par exemple. Le bouc émissaire dans les romans de Pennac est un reflet du sauveur, de quelqu'un qui souffre pour les autres.

En exergue du roman *Au bonheur des ogres*, Daniel Pennac a mis une citation de l'ouvrage de René Girard, *Le Bouc émissaire*, qui est consacré au problème de la persécution. La question qui porte sur la notion de victime et d'immolation représente l'un de ressort de l'intrigue chez Pennac dans le roman cité ainsi que dans ceux qui lui succèdent.

Le bouc émissaire devient symbole du protagoniste, Benjamin Malaussène, employé d'un grand magasin, dont la fonction est d'être exposé aux réclamations des clients et de faire victime de leur mécontentement, voire hostilité.

Dans *La petite marchande de la prose*, par exemple, Benjamin, qui occupe un nouveau poste dans une maison d'édition, doit faire face aux auteurs-débutants dont les manuscrits la maison d'édition (Editions du Talion) a refusés.

Je me permets une petite parenthèse:

Il est probable que Daniel Pennac qui avoue apprécier Raymond Chandler et Gustave Flaubert a pu subir d'autres influences littéraires. A mon avis, on peut tracer une certaine parenté entre Daniel Pennac et Boris Vian. Lui, comme Pennac a débuté par la Série noire. Chez Vian, on trouve aussi une transposition de sacrifice, de l'immolation et des figures symboliques, p.ex. la mère dans *L'Arrache-coeur*.

Cependant, les deux auteurs ont une vision différente du monde. Les grands symboles chrétiens – le sacrifice et la mère – qui dans l'oeuvre de Boris Vian prennent des dimensions presque mythiques, sont ridiculisés chez Daniel Pennac. *Je fais une farce*, dit-il.⁹

Il ne faut pas croire aux apparences, c'est pourquoi tout est caricaturé.

A titre d'exemple, on peut évoquer le cas de Saint-Hiver, directeur de la prison qui a essayé de supprimer la criminalité en développant la créativité de ses prisonniers (il dit qu'un criminel, c'est un artiste qui n'a pas été reconnu). Saint-Hiver, le représentant de l'aristocratie, incarne la sainteté et le sacrifice mais son idéalisme devient ridicule.

⁸ Ibid., p. 259.

⁹ Payot, Marianne: Interview avec Daniel Pennac, in: *Lire*, magazine littéraire, 24 septembre 2002.

Même le motif de la résurrection est farcesque – le Juif inconnu dans *Des Chrétiens et des Maures*, qui parle toutes les langues, a failli mourir avant d'être guéri par l'amour de la mère Malaussène qui lui donne un enfant (le Petit).

La place de la littérature dans la vie humaine est symbolisée justement par cette histoire. Le Petit, frère cadet de Benjamin, est content parce qu'il a trouvé son père – Isaac – même si ce n'est qu'un personnage littéraire des romans de Jerome Charyn. C'est son père.

La conclusion de Pennac prouve la correspondance entre la vie et la littérature:

«*La plupart des enfants naissent d'une métaphore. C'est après que ça se gâte.*»¹⁰

Dans *La petite marchande de la prose*, l'aventure de Benjamin est liée à la littérature de façon très étroite. Son rôle de la victime prend d'autres dimensions lors du projet génial de la directrice du Talion. Benjamin Malaussène se présentera comme auteur des romans signés J. L. B., jusque-là non identifié. L'auteur se cache car il s'agit d'un ministre. Benjamin est instruit comment réagir pendant les interviews et les conférences dans les intentions du «réalisme libéral», courant littéraire dont le ministre Chabotte se prétend d'être le père.

Or, le vrai auteur des romans en question, est quelqu'un d'autre. Un criminel à qui les manuscrits ont été volés...L'attentat sur Malaussène qui le met dans un coma, une sorte de mort clinique, devient fatal. Il est suivi d'une série de meurtres qui n'ont qu'un seul motif : venger la mort de Benjamin. Le meurtrier n'est pas, malgré les apparences, l'amie de Benjamin, c'est un homme qui veut se venger à tout le monde, à toute la société –Alexandre Kramer, le vrai auteur des romans signés J. L. B. Benjamin subit une réssurrection et une opération pendant laquelle certains organes lui sont transplantés du corps de Kramer récemment tué par la police. Peut-on imaginer une identité plus imprégnée par la littérature que celle-ci?

Dans le *Post-scriptum* de ce livre on lit une confession de Pennac:

«La vie n'est pas un roman, je sais...je sais. Mais il n'y a que le romanesque pour la rendre vivable.»¹¹

Dans ses réflexions sur la lecture appelées *Comme un roman* Daniel Pennac parle beaucoup du «bovarysme», le phénomène qui apparaît chez tous les lecteurs suffisamment sensibles. La lecture est non seulement un voyage intellectuel mais un lien: une métaphore se prête – «ligoter» en argot veut dire «lire».

Bien que Daniel Pennac ne soit pas novateur et utilisateur osé du type Vian, la langue lui sert de motif assez souvent. Il affirme la prendre dans sa somptueuse immobilité classique et dans ses aptitudes de se dynamiser elle-même. Dans *Des Chrétiens et des Maures* par exemple, le conditionnel dans le cadre d'une allusion littéraire à l'oeuvre de Hermann Melville inspire au narrateur Benjamin des réflexions philosophiques sur la vie. Ce récit presque surréaliste contient d'autres motifs linguistiques intéressants. Des exclamations répétées du malade

¹⁰ Pennac, Daniel: *Des Chrétiens et des Maures*, Gallimard, Paris 1997, p. 86.

¹¹ Pennac, Daniel: *La petite marchande de la prose*, Gallimard, Paris 1989, p. 405.

inconnu que la famille garde chez eux semblent ne pas contenir de sens. Ses cris «*des chrétiens et des maures*» évoquent autre chose, on penserait plutôt aux connotations religieuses, philosophiques et sociales. Il s'agit cependant, dans l'intention de l'auteur qui veut écrire une farce, cette fois plus qu'ailleurs, d'une expression imagées qui signifie un plat de pauvres, comprenant du riz et des haricots, appelé, à cause de la couleur, *des chrétiens et des maures*. Les jeux avec la langue et un ton léger, jamais nostalgique, rapprochent Daniel Pennac de Raymond Queneau.

On est subjugué par son style. C'est peut-être là où réside la valeur et le succès des livres de Pennac. Les histoires se répètent ; ce qui est nouveau et d'un grand apport, cela peut être le style.

Or, je voudrais finir par les mots de Jean D'Ormesson qui dit: « La littérature n'est pas un message. Elle n'est pas non plus une plaisanterie, (...) un divertissement. Il y a quelque chose de presque indéfinissable, quelque chose d'obscur et de lumineux, qui règne sur la littérature: ce quelque chose est le style. »¹²

¹² D'Ormesson, Jean: *Une autre histoire de la littérature française II*, Editions de Nil, Paris 1997, p. 9.